

Les fils meurent avant les pères

Ceux qui m'aiment prendront le train de Patrice Chéreau

Stéphane Lépine

Number 93-94, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24176ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lépine, S. (1998). Review of [Les fils meurent avant les pères / *Ceux qui m'aiment prendront le train* de Patrice Chéreau]. *24 images*, (93-94), 78–79.

de vue artistique. En fait, tout cela est le produit de ce que je suis. J'ai connu beaucoup de gens, j'ai ri avec beaucoup de gens, effectivement j'ai vu mourir des gens, j'ai assisté à des enterrements, j'ai remarqué ce qui se passait après un enterrement, comment les gens reprenaient leur vie, comment la gaieté, la vitalité, l'envie de vivre reprenaient le dessus. Puis j'ai bâti cette histoire avec deux scénaristes, et on s'est dit que ce serait beau qu'à la fin les gens arrêtent de se taper dessus, parce qu'ils comprennent qu'il ne faut pas perdre de temps, compte tenu qu'il y a la mort au bout; que c'est bien d'être un peu généreux avec les autres.

Parlez-nous du titre du film.

À un moment donné dans le film, on entend la voix de Jean-Baptiste, le personnage principal, dire, à la surprise visiblement de la personne à qui il s'adresse: «Je veux être enterré à Limoges». Et cette personne lui demande: «Pourquoi Limoges? — Il y a un caveau de famille, ce sera plus pratique», et l'autre réplique: «Mais pas pour tes amis, pas pour ceux qui t'aiment». Alors lui, très péremptoire, répond: «Eh bien, ceux qui m'aiment prendront le train, ce n'est pas si compliqué que ça». C'est une phrase qui a été dite par quelqu'un, mais maintenant, ce quelqu'un n'existe plus, et là aussi le film a pris le dessus. Ça veut dire: si vous m'aimez, vous pourrez bien sacrifier une journée de votre vie et m'accompagner, et on verra bien qui y sera et qui n'y sera pas. En fait, c'est une compétition que le mort installe entre les vivants.

Pour la première fois peut-être, j'ai eu le sentiment dans ce film que vous portiez à tous vos personnages un amour total. Est-ce une impression fautive?

Non, pas du tout. C'est peut-être parce que le scénario est plus proche de moi. Je pense que c'est un meilleur scénario que les autres, que je me suis investi davantage dans celui-là. Je me suis d'abord dit que j'allais retravailler le scénario jusqu'à ce qu'il ressemble vraiment à ce que je voulais. Au départ, c'est Danièle Thompson qui m'a amené l'idée, puis nous avons travaillé le scénario jusqu'à ce que nous

→

Ceux qui m'aiment prendront le train. Valeria Bruni-Tedeschi et Vincent Perez dans le rôle de Viviane.



Ceux qui m'aiment de Patrice Chéreau

LES FILS MEURENT AVANT LES PÈRES

PAR STÉPHANE LÉPINE

Comme le réalisateur de *Godzilla*, il s'appelle Emmerich et a engendré des monstres. Moitié Francis Bacon (homosexualité ostentatoire et atelier foutoir), moitié personnage de Beckett arrivé à «la dernière bande», Jean-Baptiste Emmerich était peintre, professeur d'art et s'entourait d'une cour d'admirateurs et d'amants. Il est mort et ses dernières volontés (comme celles du cinéaste François Reichenbach dont il est inspiré) donnent le titre au film: «ceux qui m'aiment prendront le train». Pour Limoges en l'occurrence, ville de la porcelaine, dans laquelle il jouait le rôle de l'éléphant qui trompe les valeurs familiales en ne prenant pas son pied dans la chaussure mais en préférant lécher le cul de beaux mecs. L'un d'entre eux prendra le train, François (immense Pascal Greggory), cynique et infirme des sentiments qui joue à je-t'aime-moi-non-plus avec Louis (Bruno Todeschini, technicien). Il y a aussi le neveu de la tante Emmerich et son ex, même un beauf, dont on n'apprécie guère la présence et que même le cinéaste méprise. Toute une faune d'animaux monstrueux, de paumés, de pédés, de femmes fanées, qui détiennent un fragment de la vie d'Emmerich, mais qui avaient été savamment mis à l'écart les uns des autres par le maître de marionnettes. Ils étaient tous mes fils, aurait dit Arthur Miller; ils voudraient tous être LE fils, dit Chéreau, qui signe avec *Ceux qui m'aiment...* un film sur la paternité, biologique ou spirituelle, sur l'héritage et la transmission.

Rien, apparemment, de révolutionnaire dans ce film qui semble issu de la souche la plus franchouillarde du cinéma

prendront le train

français (Pialat du côté paternel, Sautet de l'autre): la province, une bande de marginaux et détraqués réunie à l'occasion d'un décès (on pense à une *Vie des morts* d'Arnaud Desplechin revue par le Doillon de *La pirate*). On prend donc le train comme le bateau du Styx, on croise un homme blessé à la gare (incarnation nouvelle d'un personnage créé il y a quinze ans, beau comme la rencontre de Koltès et de Jeff Buckley), on baise dans les toilettes mais notre besoin de consolation est impossible à rassasier, on retrouve son père dans le plus grand cimetière de France (plus de morts que de vivants à Limoges), on pleure devant la fosse et cite quelques vers (Thomas Bernhard avait raison: Shakespeare et Kant ne nous sont d'aucune utilité), on mange un petit quelque chose (de préférence son prochain) après la cérémonie et puis on abolit le cynisme pour enfin avouer son amour et se mettre à nu.

Au cœur de cette famille qui n'en est pas une, où il lui aurait été facile d'occuper une place de catalyseur psychologique (jouant sur un réalisme de docudrame), Patrice Chéreau s'est donné la place la moins évidente à tenir, celle du cinéaste. Entraînant son film sur la planche savonneuse de l'émotion et de l'élan romanesque, il impose un regard dont l'impudeur émeut. Il n'évite pas le drame et le pathos, les histoires de cœur et de cul, les contes de la folie ordinaire et les comptes à régler avec la médiocrité provinciale et les peines d'amours perdues. Il travaille le sentiment, cherche ce qui affleure, braque sa caméra au plus près de ce qui a du mal à émerger, aborde frontalement les détresses charnelles et pas un instant ne se dérobe devant les larmes, les cris, la morve ou une fellation, met en scène le frottement entre les morts et les vivants. Sous une tartinaude musicale qui a tout de l'hommage aux *Inrocks* (Björk, Portishead, P.J. Harvey et The Divine Comedy réunis), parfois tape-nerfs parfois créatrice de miracles (le visage de Sylvain Jacques sur la voix de Jeff Buckley), les acteurs chers à Chéreau, inoubliable mosaïque de visages et de corps souffrants qui courent après leur désir tout en le fuyant, se débattent et s'entrecho-



Valeria Bruni-Tedeschi, Charles Berling et Dominique Blanc.

quent comme des balles de flippers irrésistiblement attirées vers le bas.

En exergue au *Retour au désert*, sa dernière pièce, Koltès cite deux vers de Shakespeare, pris dans *Richard III*, qu'il traduit ainsi:

« Pourquoi les branches poussent-elles encore, alors que la racine est desséchée? »

« Pourquoi les feuilles ne se dessèchent-elles pas, alors qu'elles sont privées de leur sève? »

Ceux qui m'aiment prendront le train réitère ces questions. ■

CEUX QUI M'AIMENT PRENDRONT LE TRAIN

France 1998. Ré.: Patrice Chéreau. Scé.: Danièle Thompson, Chéreau et Pierre Trividic. Ph.: Éric Gautier. Mont.: François Gedigier. Int.: Pascal Greggory, Charles Berling, Valeria Bruni-Tedeschi, Jean-Louis Trintignant, Bruno Todeschini, Sylvain Jacques, Vincent Perez, Roschdy Zem, Dominique Blanc. 120 minutes. Couleur. Dist.: Lions Gate.

Sortie prévue: hiver 1998-1999